

RIODD 2026 : Résister, renoncer ou réinventer ?

Regards pluriels sur les images et pratiques pour une transformation sociale et écologique

Session thématique: Accélération, ralentissement, renoncement
- Acceleration, deceleration, renunciation

À soumettre sur SciencesConf
Avant le Vendredi 10 avril 2026

Animateur/trice(s) de la session :

- Camille RETSIN (REGARDS, URCA), camille.retsini-michel-de-previa@univ-reims.fr
- Franco Bonomi Bezzo (Laboratoire d'Economie et de Sociologie du Travail, France - Southern African Labour and Development Research Unit, South Africa - University of Milan, Italy), franco.bonomibezzo@outlook.com

Cadrage et objectifs de la session :

Cette session est ouverte à toutes les communications (sans distinction disciplinaire) souhaitant intégrer un questionnement lié à l'accélération de nos rythmes de vie et de travail ou proposant une réflexion utopique permettant d'envisager un renoncement individuel ou collectif à cette accélération. Sans que la liste ne soit exhaustive, les communications pourront porter sur une critique sociale du temps, la notion de lenteur, sur une approche historique du mouvement d'accélération de nos rythmes de vie et de travail, sur la décroissance, le questionnement de la notion d'urgence, le *slow management* et plus largement le mouvement du *slow* à travers les notions de *slow food*, *slow life*, *slow science* ou encore sur le rapport au temps en fonction du territoire.

Le temps objectif, appelé temps newtonien est un « temps absolu, vrai et mathématique, sans relation à rien d'extérieur » (Newton, 1687). Se confronte à ce temps objectif et mathématique, un temps social construit par la société qu'il rythme (Durkheim, 1912). Il semble intéressant de considérer la construction de cette conception anthropocentriste du temps en la questionnant au regard de l'écoulement du temps objectif. Les deux approches ne pouvant pour autant être dissociées (Sue, 1993 in Bassouls, 2018).

Le temps social est le résultat de constructions historiques pouvant être différentes en fonction des cultures et des groupes sociaux (Elias, 1984). La Révolution industrielle marque toutefois dans les sociétés occidentales un tournant majeur dans le processus d'accélération sociale notamment à travers l'appropriation de l'horloge mécanique par les industriels qui va venir modifier en profondeur notre conception initiale du temps objectif et de notre temps social par la métamorphose de nos rythmes de vie (Mallet, 2014) : « la machine-clé de l'âge industriel moderne, ce n'est pas la machine à vapeur, c'est l'horloge » (Mumford, 1934, p.23).

En fonction des groupes sociaux, des classes et positions sociales, des différences s'observent toutefois dans les horaires, le rythme des journées, le rapport au temps et les choix opérés quant à son utilisation.

La société, dans laquelle s'insèrent les groupes sociaux, sans doute dans une volonté de coordination globale, tente pour autant d'unifier cette pluralité ; mais cette volonté d'unification est conflictuelle et engendre une compétition dans la maîtrise de la gestion du temps (Lefebvre & Régulier, 1985 in Mallet, 2014). Notamment dans un contexte d'économie capitaliste où l'accélération de nos rythmes de vie est le maître mot. Accélérer les rythmes de vie (par le travail, la consommation), c'est augmenter la productivité des facteurs de productions ; c'est augmenter le profit ; c'est augmenter le clivage entre les groupes sociaux.

Rosa (2010) précise que l'accélération de nos rythmes de vie repose sur l'augmentation du nombre d'épisodes d'actions ou d'expériences par unité de temps : « objectivement, l'accélération du rythme de vie représente un raccourcissement ou une densification des épisodes d'action. (...) Elle se traduit, subjectivement (...) par une recrudescence du sentiment d'urgence, de la pression temporelle, d'une accélération contrainte engendrant du stress, ainsi que par la peur de « ne plus pouvoir suivre » (p.102).

Ce sentiment d'urgence et d'accélération du rythme se retrouve particulièrement dans le monde du travail ; de manière exacerbée depuis l'introduction des nouvelles technologies et de l'information et la communication et d'une manière plus spécifique et récente, de l'IA générative. Ce mouvement d'accélération s'accompagne toutefois d'un paradoxe: alors même que de nombreuses activités de travail sont censées être réalisées plus rapidement grâce aux innovations techniques, à la numérisation et à l'automatisation, le temps effectivement disponible pour le repos, les loisirs ou la déconnexion tend à se réduire. L'augmentation des dispositifs de régulation, des procédures d'évaluation, du reporting et des tâches bureaucratiques contribue à une densification du travail qui absorbe les gains de temps attendus. Cette inflation normative et administrative transforme les promesses de libération temporelle en nouvelles contraintes, redéployant l'accélération au cœur même de l'organisation du travail. Dès lors, la relation entre temps de travail et temps de loisir apparaît profondément reconfigurée, voire déséquilibrée, interrogeant la frontière entre ces sphères et la possibilité même d'un temps « libéré ».

Le rythme de travail est défini par Nobeert Elias en 1976 comme : « une expression de la densité des actions qui dépendent les unes des autres, de la longueur et de l'épaisseur des chaînes que forment les actions individuelles se combinant [...] et de la vigueur des luttes concurrentielles ou pour l'exclusion qui maintiennent en mouvement ce réseau d'indépendances ».

Cette définition fait apparaître dans la considération de nos rythmes de travail notre dépendance aux autres (Bassouls, 2018). Personne, ni même les travailleurs indépendants, ne travaille seul. Nous sommes dépendants des actions des autres et réciproquement.

De ce lien de dépendance naît la difficulté de rejeter le rythme de travail imposé. Si l'acceptation de l'accélération sonne comme le synonyme d'inclusion, de progression et de réussite professionnelle, le choix de la décélération représente quant à lui un risque d'exclusion du groupe social dans le milieu du travail. Si ce sentiment d'accélération peut être grisant et motivant pour certains, il engendre sans nul doute des conséquences délétères pour d'autres.

Notre communauté universitaire n'est épargnée par ce sentiment d'accélération croissant, s'accompagnant d'une diversification des tâches progressives. L'identification des universitaires comme des « travailleurs multifonctionnels » (Musselin, 2008) étant plus que jamais vérifiée. Pour se concentrer sur le travail des enseignants chercheurs, celui-ci ne fait l'objet d'aucune mesure, si ce n'est les heures d'enseignement en présentiel (Gastaldi et Lanciano, 2017). Se mêlent alors différentes formes de pression : émanant de l'institution, des collègues (car rappelons le, nous ne travaillons jamais seuls !) mais aussi des formes de pression personnelles reflétant des enjeux de carrière. Quelles qu'en soit leurs formes, ces pressions conduisent les enseignants chercheurs à s'investir, sans compter, dans leur travail.

La pression temporelle accrue au sein de l'ESR génère des conséquences négatives sur les collectifs et les individus. Concernant les collectifs, la surcharge de travail et le manque de temps disponible tend à affecter la qualité des relations individuelles et les espaces de partages et de réflexion au sein de la communauté. Sur le plan individuel, cette accélération renforce les inégalités de carrières, notamment entre les hommes et les femmes lorsque la disponibilité entière et illimitée nécessaire à la rapide progression de carrière se confronte à la disponibilité nécessaire dans la sphère familiale. Les individus, les travailleurs, les enseignants chercheurs, sont donc acteurs et victimes de cette accélération croissante.

A l'heure où la communauté scientifique nous alerte sur l'urgence de ralentir (Borel et Séguin, 2024) au regard des multiples crises écologiques et sociales, est-il réellement possible de renoncer à l'accélération par le choix du ralentissement dans les sphères professionnelles et personnelles ? S'il semble possible d'y renoncer individuellement au prix du sacrifice d'une carrière ou du moins d'un avancement de carrière rapide, d'une stigmatisation voire d'une exclusion totale ou partielle des communautés d'appartenance, le renoncement collectif semble plus contraint. Est-il possible alors de s'extraire de cette accélération croissante de nos rythmes de vie et de travail sans fragilisation du collectif ou de l'institution d'appartenance ? Doit-on résister à cette accélération ? Ou plutôt, pourra-t-on *in fine* résister à cette accélération effrénée et insoutenable ?

Bassouls, C. (2018). *Comment pouvons-nous ralentir nos rythmes de travail?* (Doctoral dissertation).

Borrel, P., & de Séguin, A. (2014). L'urgence de ralentir. *Chimères*, 83(2), 143-147.

Durkheim, Emile (1912) *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses Universitaires de France

Elias, Norbert, *Du temps*, traduit de l'allemand par Michèle Hulin, Paris : Fayard, réed. 1996 [1984].

Gastaldi, L., & Lanciano-Morandat, C. (2017). L'enseignement supérieur et la recherche. Une pression temporelle accrue. *La nouvelle revue du travail*, (11).

Lefebvre, Henri, Régulier, Catherine, « Le projet rythmanalytique », *Communications*, n° 41, 1985.

Mumford, Lewis, *Techniques et civilisation*, trad. de l'anglais par D. Moutonnier, 1950, Paris: Le Seuil, 1934.

Musselin Christine (2008), *Les Universitaires*, Paris, La Découverte. DOI : [10.3917/dec.musse.2008.01](https://doi.org/10.3917/dec.musse.2008.01)

Newton, Isaac (1687). *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* [Principes mathématiques de la philosophie naturelle], Londres

Rosa, Harmut, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris : La Découverte, 2010.

Sue, Roger (1993). « La sociologie des temps sociaux : Une voie de recherche en éducation », *Revue française de pédagogie*, p. 61-72.